Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 7

Artikel: Bulletin mensuel : (4 juillet 1887)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133118

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*4 juillet 1887* [1]).

L'établissement du nouveau service de paquebots rapides de la Compagnie générale transatlantique entre Marseille et Alger a fait prendre des proportions considérables à l'**exportation des primeurs de l'Algérie**. D'après le *Journal* de cette Compagnie, le trajet se faisant régulièrement en 27 heures, les fruits et les légumes expédiés d'Alger le lundi à midi arrivent à Marseille dans l'après-midi du mardi, toujours à temps pour être réexpédiés par les trains du soir, à Lyon, Saint-Étienne, Genève et les villes intermédiaires, où ils sont mis en vente le lendemain matin, soit 36 ou 40 heures après leur départ d'Afrique, ou même le soir à Paris, moins de 48 heures après leur cueillette dans la banlieue d'Alger. Cette rapidité des transports, qui assure la conservation des fruits et légumes, est infiniment précieuse aux maraîchers de la colonie, elle leur assure des prix rémunérateurs, en même temps qu'elle permet à toutes les villes où on le désire, de bénéficier de la production supérieure et précoce de l'Algérie. Aussi n'est-il pas surprenant que les paquebots du service rapide entre Alger et Marseille apportent chaque dimanche, mardi, mercredi et vendredi, de 2 à 3000 paniers de primeurs arrivant toujours dans un état de conservation parfaite. Dernièrement encore, ces mêmes paquebots apportaient des thons frais pêchés dans les madragues du cap Matifou, aux environs d'Alger. Ces facilités contribuent pour une large part à la prospérité de la culture maraîchère et de la pêche de la colonie. Les traversées de la Méditerranée s'effectuent par les paquebots de la Compagnie avec une rapidité surprenante. La moyenne de leur durée, entre Alger et Marseille, se maintient à 27 heures. Tous les paquebots affectés à ce service obtiennent les mêmes résultats, à quelques minutes près, on peut le dire. Il en est un, cependant, qui a fourni dernièrement un exemple rare de régularité. C'est le paquebot la *Ville-de-Rome,* qui a fait coup sur coup deux traversées en 27 heures, comme d'habitude, mais avec un nombre égal de tours d'hélice, soit 115,780 tours, exactement, à l'aller comme au retour, le compteur en a fourni la preuve irréfutable. Ce fait curieux ne se renouvellera peut-être plus, mais il était intéressant de le signaler.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

La Chambre du commerce d'Alger a adressé au Parlement français une lettre dans laquelle elle recommande la **création d'une union douanière entre Alger et la Tunisie,** dans le plus bref délai possible. Cette demande est fondée sur les plaintes réitérées des négociants d'Alger, dont les intérêts sont fortement lésés par l'introduction frauduleuse de marchandises à travers la frontière tunisienne, en particulier par les caravanes qui fréquentent la zone saharienne, entre Gabès et l'Algérie, par l'oasis d'El-Oued. Parmi les marchandises qui alimentent la contrebande, on signale surtout les épices, les denrées coloniales, le sucre, le café, le poivre, les clous de girofle et la poudre. Ce n'est pas seulement le commerce de l'Algérie qui souffre de cet état de choses, mais aussi les revenus du trésor, les articles susmentionnés entrant dans la consommation générale des natifs et des résidents.

Dans son exploration du **Sahara,** entre Laghouat, Ouargla, Ghadamès et Ghat, M. **Teisserenc de Bort** a constaté le déplacement des dunes et l'ensablement assez récent de plusieurs oasis; sur la route de Ouargla à Ghadamès, certains passages, naguère encore faciles, sont maintenant occupés par des séries de dunes dont la formation est due à la pulvérisation, par une action chimique, des grès friables dont le sol est recouvert. Malgré la mobilité des éléments qui les constituent, ces chaînes ont une assez grande fixité, par la raison que les sables s'amoncellent le long des arêtes qui dominent le sol et y trouvent un point d'appui. Près de Laghouat, entre autres, l'explorateur a vu des collines de 200^{m} d'altitude relative, dont le noyau était formé par un relief antérieur du sol. Sur d'autres points, écrit-il à la Société de géographie de Paris, après l'oasis de Doucen, en particulier, il a remarqué des éclats de silex en grand nombre, provenant de la taille d'instruments, et plus loin les instruments eux-mêmes : couteaux de guerre, grattoirs, ébauches de pointes de flèches. Près des Ouled-Djellal, il y en avait à profusion; les proportions en étaient plus grandes que celles des silex taillés de l'Erg, 5 ou 6 centimètres au lieu de 3. Vers l'Oued-Sabourn, qui descend d'un plateau dont le versant est donne naissance à l'Oued-Fahama et à d'autres affluents de l'Oued-Itel, on remarque, sur les rives du cours d'eau, des débris de constructions en pierre avec du mortier assez résistant où le gypse semble dominer. Ce sont des bâtiments carrés de dimensions variables, recouverts de débris et de dalles pêle-mêle, mais qui devaient former un toit en pointe. Dans un de ces bâtiments, se voit une ouverture donnant accès à un couloir, au bout duquel se trouve une autre ouverture, mais irrégulière et pratiquée violemment.

La Société de géographie de Paris a reçu communication d'une lettre de M. le Dr **Hamy,** en mission dans le sud de la **Tunisie.** Il a visité les Ouled-Zenati, les Beni-Zelten, et autres montagnards de race berbère plus ou moins pure. Mais aucune de ces tribus n'égale en intérêt celle des Matmatas, troglodytes, logés au nombre de plusieurs milliers dans des habitations qu'ils se creusent dans des terrains d'alluvion, et dans lesquelles ils vivent d'une façon étonnamment primitive. M. Hamy a fait des photographies, levé des plans, et pris des notes abondantes, qui fourniront la matière d'un ouvrage des plus curieux.

Le *Scottish geographical Magazine* a publié une partie du rapport envoyé par **Émin pacha** au Dr Felkin, à Édimbourg, sur son **exploration au lac Albert.** Nous espérons pouvoir y consacrer prochainement un article spécial; en attendant, nous en extrayons ce qu'il dit de la rivière qu'il a découverte à l'extrémité sud du lac et qui, d'après lui, descend des montagnes de l'Ou-Songora. Cette rivière, appelée **Kakibbi** par les Wa-Songora, et Douérou par les Wa-Mboga, a, près de sa jonction avec le lac, une grande île. Toutefois un grand nombre de cataractes en rend la navigation très difficile; d'un autre côté, elle verse dans le lac, toute l'année, un volume d'eau considérable. Sur ses rives, à peu de distance du lac, s'élève la ville de Hamgourko, où se trouve un fort gisement de sel d'une qualité supérieure. Le Kakibbi forme la limite entre le Mouenge, district de l'Ou-Nyoro, à l'est, et le pays de Mboga, à l'ouest. Ce dernier est habité par un peuple parlant une langue qui semble n'être qu'un dialecte du kinyoro. A l'O.-N.-O. et au N., le Mboga est borné par le Lendou, pays situé derrière les montagnes qui bordent le lac Albert. A l'ouest, il a trouvé un pays peuplé de tribus qu'il croit être des Iddio (Asandeh). Au S.-O., on lui a dit qu'il existe une grande rivière, sur les bords de laquelle se trouve une colonie d'Akkas, que les Wa-Nyoro appellent Balia.

M. **Mackay** a écrit, le 2 janvier, à la Société des missions anglicanes, une lettre d'après laquelle les chrétiens de l'**Ou-Ganda** jouiraient d'une sorte de répit; l'enseignement suit son cours; sans doute le nombre des auditeurs est limité, comparativement à ce qu'il était avant la persécution. Ceux qui étaient en prison pour la foi n'avaient pas encore pu se montrer au grand jour. Pour le moment, il était lui-même un peu en faveur auprès de Mwanga, parce qu'il faisait une construction qui permît au roi d'arborer un pavillon gigantesque. L'Arabe qui a conduit les marchandises à Émin pacha était de retour, avec de beaux présents pour le roi et pour son ministre.

Le *Christian Express* de Lovedale nous apporte des détails sur l'**African Lakes' Company,** fondée en 1878 pour aider les missions dans les pays découverts par Livingstone, en développer les ressources et y introduire un commerce légitime. Outre le nouveau steamer le *James Stevenson,* destiné au service des sociétés missionnaires, sur le Chiré et le lac Nyassa, la Compagnie a trois autres vapeurs, 12 stations commerciales et un personnel de 25 Européens. Sept de ces stations sont dans les districts du Zambèze et du Chiré, une autre sur la route de Stewart, qui unit le bas fleuve au haut Chiré et au Nyassa, et les quatre dernières sur ce lac. La Compagnie s'efforce continuellement d'introduire et de développer la culture de nouveaux produits : sucre, café, indigo, cacao, etc. Il y a déjà une plantation de café très florissante. L'indigo est indigène, et la Compagnie a récemment importé la variété des Indes qui promet de réussir. Les terrains et les localités convenables à ces cultures sont choisis en différents endroits des voies de communication adoptées par la Compagnie. Sur le lac Nyassa, elle fabrique de l'huile pour ses steamers et pour l'usage culinaire; elle se propose de faire du savon et des bougies pour les Arabes et les indigènes, l'exportation des arachides ne pouvant guère être rémunératrice, vu la grande distance de la côte. De cette manière, la valeur commerciale du pays augmente, les natifs ont du travail, leurs besoins légitimes sont satisfaits, et ils s'accoutument à une industrie régulière et pacifique. Le trafic des spiritueux n'a pénétré qu'à une faible distance de la côte; non seulement la Compagnie s'abstient de ce commerce démoralisant, mais elle en a complètement empêché l'introduction dans le district du Nyassa. Au début de l'entreprise, elle a rencontré des difficultés qui maintenant sont heureusement surmontées; un commerce régulier fournit aux natifs du calicot et d'autres marchandises, en échange du caoutchouc et de l'ivoire dont ils ont de grandes provisions; le trafic des esclaves a diminué.

Le dernier *Rapport* du Comité de la Société des missions évangéliques de Paris renferme, sur l'École industrielle fondée par les missionnaires au **Le-Souto,** un passage qu'il nous paraît bon de citer pour montrer le soin qu'ils apportent à apprendre aux indigènes le travail qui leur permettra de gagner leur vie. « Le directeur, M. Preen, constate avec satisfaction qu'aucun de ses élèves ne songe à le quitter avant le terme de son apprentissage, ce qui est un progrès sur la promotion antérieure. La guerre, qui avait enlevé à leurs études les jeunes gens de cette promotion, les avait gâtés. A leur retour, ils trouvèrent que le

café de l'école n'était pas assez sucré. Un seul persista jusqu'au bout et resta trois ans et demi à l'école. Actuellement, toute la petite colonie industrielle et agricole a le feu sacré; personne ne songe à déserter. L'année dernière, diverses constructions ont été élevées, entre autres une maison pour le directeur, en pierres de taille et pourvue d'un étage, ce qui est rare au Le-Souto. Cette maison est destinée à fournir un échantillon des travaux dont les Ba-Soutos sont capables. Elle fait l'admiration des passants, qui n'en sont plus à critiquer M. Preen et à détourner ses apprentis de leur travail, comme du temps où ils étaient occupés à la construction du barrage de la Massitissi et du canal qui alimente le moulin. Une autre bâtisse, également en pierres de taille, a été élevée à côté du moulin; elle sert actuellement de magasin, mais est destinée à recevoir ultérieurement une machine à battre le blé. La partie agricole n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans l'établissement de M. Preen. L'an dernier, on a récolté 180 sacs de maïs et de blé. Le troupeau comptait 500 têtes de menu bétail, 100 têtes de gros bétail, 30 juments et poulains. Grâce à ces ressources, l'école arrive peu à peu à faire ses frais. »

La *Neue freie Presse* de Vienne a publié le récit du désastre de **l'expédition du Dr Holub** sur le territoire des Ma-Choukouloumbé. Nous en extrayons les détails suivants encore ignorés de nos abonnés. Le Dr Holub considère cette peuplade comme l'écume de la race nègre. Quand il atteignit le pays au nord de la Loangoua, sur 70 ballots dont se composaient ses bagages, il lui en manquait 35. Il voulut se reposer quelque temps dans cette région, mais il eut lieu de s'en repentir. Par une ruse que l'on n'eût pas attendue d'une tribu aussi barbare, quelques Ma-Choukouloumbé lui annoncèrent qu'un négociant portugais se trouvait à quelques heures de marche de son camp, et qu'il ferait bien de s'entendre avec lui pour gagner le pays de Mankwie où le Dr Holub désirait aller. Laissant le camp à la garde de deux serviteurs noirs et de deux blancs, MM. Fekété et Soellner, l'explorateur se mit en route avec sa femme et un serviteur blanc. Dans le camp se trouvaient en outre les vingt Ba-Toka qui s'étaient enfuis lorsque l'exploration était entrée sur le territoire des Ma-Choukouloumbé. A leur retour chez eux ils avaient été reçus avec de tels reproches sur leur lâcheté qu'ils s'étaient décidés à rejoindre Holub. Celui-ci marcha une bonne partie de la nuit, s'égara dans des marécages, et quand il parvint le matin à un village, il constata que personne n'avait entendu parler du négociant portugais susmentionné. Soupçonnant une embûche, Holub se hâta de

revenir vers son camp, et il avait déjà fait la plus grande partie de son chemin, lorsqu'il aperçut Fekété et les deux serviteurs noirs qui fuyaient à toutes jambes, dans les hautes herbes. Le camp venait d'être attaqué et pillé, Soellner avait été tué à coups d'assagaies. Quand la petite troupe arriva au camp, Holub n'y trouva plus que les feuillets épars de ses livres de notes. Il eut l'idée de se rendre au village voisin, mais déjà les Ma-Choukouloumbé se glissaient de tous côtés dans l'herbe pour entourer les blancs. Quelques coups de fusil les arrêtèrent. Holub et ses gens parvinrent à mettre entre eux et leurs adversaires, une ligne de marécages, puis commença une marche de 108 kilomètres qu'ils firent sans interruption en deux jours et deux nuits, jusqu'à la Loangoua qu'ils réussirent à passer sans accident. Mais il leur restait à faire 550 kilom. pour atteindre le Zambèze, sans une couverture pour les nuits froides, sans un vase pour faire cuire leurs aliments, n'ayant que le petit nombre de cartouches qu'ils portaient sur eux au moment de la catastrophe, les habits déchirés, les pieds blessés, les souliers en lambeaux, sans médicaments, ayant perdu leurs instruments, tous leurs objets d'équipement ainsi que les collections d'histoire naturelle qu'Holub avaient faites en route. Après des souffrances et des privations inouïes, ils parvinrent cependant à regagner le territoire des Ba-Toka, épuisés, ne faisant plus que 12 kilom. par jour, n'ayant de viande à manger que lorsqu'ils étaient assez loin de tout village pour oser se servir de leurs fusils. Holub fut atteint par la fièvre ; le roi des Ba-Toka le reçut d'abord fort mal et refusa de lui donner des vivres ; cependant il se ravisa et la petite troupe, après s'être restaurée, continua sa route tant bien que mal. Elle apprit que trois Anglais n'étaient pas éloignés ; Holub leur adressa, à l'embouchure du Tchobé dans le Zambèze, une demande de secours et les pria de faire parvenir en Europe le récit de ses infortunes.

Une lettre de M. **Jeanmairet** au Comité des missions de Paris fait comprendre les difficultés que rencontre le missionnaire parmi les populations du **Zambèze.** « Je ne conçois pas, » dit-il, « comment il nous sera possible d'avoir jamais une vraie école. L'esclavage ôte toute individualité, il enlève tout désir de progrès chez les serviteurs ; jamais les maîtres ne consentiront à être instruits simultanément avec ceux-ci. Cet état de choses nous créera de plus grandes difficultés que la polygamie. Quand les indigènes verront que l'instruction rapporte de l'argent, peut-être alors viendra le feu sacré ; mais même dans ce cas comment un esclave surmontera-t-il les obstacles que son maître peut lui créer ?

Et ceci ne s'applique pas seulement aux esclaves dont la plupart ne sont peut-être que des serfs ; tous les chefs sont logés à la même enseigne, chacun se trouvant le subordonné de quelque autre. Tout doit venir de la tête de la nation : « Si Lewanika nous ordonne d'apprendre, nous apprendrons, s'il refuse votre enseignement, qui donc oserait agir autrement que lui ? » La nation n'a qu'une âme, qu'une volonté, celle du roi ; c'est l'annihilation des individus, la centralisation poussée à sa dernière limite, autrement dit la mort de tous au profit d'un seul. »

La Chambre du Commerce de **Capetown** a discuté la question de la pose d'un **câble sous-marin** le long de la côte occidentale de l'Afrique méridionale, pour calmer le mécontentement causé par l'exagération des taxes de la Eastern Telegraph Company, et pour assurer la non-interruption des communications avec la mère patrie. L'India rubber Company devant établir son câble jusqu'à Mossamédès, la nouvelle ligne pourrait être immergée de ce point à Porth Nolloth, ou bien établie sur terre à travers le pays des Namas, jusqu'à Clanwilliam, où elle rejoindrait le réseau colonial. D'autre part, dans la Conférence coloniale qui s'est tenue récemment à Londres, une proposition a été examinée, relative à l'établissement d'un câble sous-marin de Saint-Vincent au Cap par l'Ascension et Sainte-Héléne ; cette ligne offrirait l'avantage d'être entièrement indépendante de tout territoire étranger.

La Société de géographie de Lisbonne a reçu le rapport de sa commission africaine sur la proposition de MM. Calvas Xavier, Xavier Machado et Pereira Garcia, au sujet d'une grande **exploration** en Afrique pour reconnaître la voie commerciale signalée par MM. Capello et Ivens, dans leur voyage à travers le continent, de **Mossamédès** à **Quilimane.** Ce rapport conclut par la résolution suivante: Tout en appréciant les vues patriotiques que révèle le projet susmentionné, la Société est d'avis que, dans le moment actuel, il est plus utile, tant au point de vue politique qu'au point de vue administratif, d'entreprendre simultanément diverses explorations régionales, spécialement par les deux principales voies fluviales des possessions portugaises.

Le journal *El Diario de Governo,* organe officiel du gouvernement portugais, a publié les renseignements suivants sur l'organisation du **Congo portugais.** Il est créé, dans la province d'Angola, un district appelé district du Congo, qui comprend les territoires situés entre la limite septentrionale du district de Loanda et la rive gauche du Zaïre, jusqu'à la rivière Ango-Ango, en suivant à l'est le parallèle de Noki au Congo, et les territoires au nord du Zaïre à partir du cap Lambo et la

frontière des possessions françaises et de l'État indépendant du Congo. Le siège des autorités du district du Congo sera établi à Cabinda.

Le *Mouvement géographique* nous apporte les dernières nouvelles de **l'expédition de Stanley** au secours d'Émin pacha et de Casati. Il est arrivé à Léopoldville à la fin d'avril en pleine famine ; le surcroît de bouches à nourrir a créé pour la station une situation très difficile, aussi l'explorateur n'eut-il qu'une préoccupation : réunir le plus vite possible sa flottille et gagner les districts mieux approvisionnés du haut Congo. Outre le *Stanley* et les allèges, il a obtenu sans trop de difficultés le concours du *Peace* de la mission baptiste anglaise. En revanche, la mission baptiste américaine lui a d'abord refusé le *Henri Reed,* prétendant qu'elle n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour louer le bateau. Stanley a insisté en faisant ressortir l'importance de sa mission, et grâce à l'intervention de M. le lieutenant Liebrecht, qui venait de prendre le commandement de la station, l'affaire s'est arrangée. M. Liebrecht a prié M. Bellington, le missionnaire américain, de prêter le steamer à l'expédition de secours, sous la responsabilité de l'État indépendant et en se basant sur une convention antérieure, ce à quoi le chef de la mission américaine a fini par consentir. Toute l'expédition s'est embarquée rapidement. D'après un télégramme de Loanda du 6 juin, elle a passé en vue de Kwamouth le 6 mai, et comptait arriver le 8 à Bolobo ; il est probable qu'elle a atteint les Chutes de Stanley les premiers jours de juin et qu'une avant-garde est déjà en route vers le lac Albert.

Une correspondance adressée de Matadi au *Times* expose l'opinion de **Tipo-Tipo** relativement à l'issue de l'expédition de Stanley et aux projets du nouveau chef des Chutes de Stanley. « Je suis certain, » dit Tipo-Tipo, « que Stanley réussira dans son entreprise et délivrera Émin pacha. C'est un véritable Arabe pour l'énergie et l'intelligence. Je ne sais pas si je l'accompagnerai jusqu'à Wadelaï, mais je crois que j'irai jusque-là. Une fois aux Falls, je rebâtirai la station. Je réunirai les chefs arabes et les chefs indigènes en une palabre, où je leur annoncerai ma nomination et où je leur exposerai mes intentions. Ils seront, je pense, assez étonnés de me voir arriver par ce côté-ci, parce que la nouvelle de mon départ de Zanzibar en compagnie de Stanley et ma nomination au poste de chef des Falls ne peuvent arriver à Nyangoué avant cinq mois (vers la fin de juin), et j'arriverai avant cinq mois aux Falls. Quand l'ordre y sera rétabli, j'entreprendrai des tournées commerciales vers Nyangoué et dans la région des lacs. »

Nous empruntons au *Bulletin* de la Société royale belge de géogra-

phie les renseignements suivants sur l'influence salutaire exercée par la **station de Loulouabourg.** « On ne doit pas perdre de vue, » écrit le lieutenant Marinel, « que nous sommes ici loin de tout centre ayant une teinte de civilisation, et quand on songe au petit nombre de blancs qui ont visité la contrée et qui ont pu y laisser quelques traces de leur passage, on doit reconnaître que les natifs, du moins les Ba-Chilangé, ont des dispositions évidentes pour entrer dans la voie du progrès. Ces hommes qui n'ont jamais connu d'autre autorité que celle du chef de leur village, qui ont toujours cédé aux caprices de ce maître au lieu d'obéir à des lois, comprennent déjà ce que peut être une autorité légale et tout l'avantage qui en résulte. On a parlé aux populations des divers villages, on leur a expliqué ce que l'on voulait faire, pourquoi l'homme blanc venait chez eux, etc. et à ceux qui ont fait alliance avec l'État indépendant, on a donné le pavillon comme gage de protection ; mais en acceptant cette protection, ils convenaient en même temps de se soumettre aux lois du nouvel État. Ainsi on ne voit plus les chefs de ces villages rendre des arrêts de mort ou ordonner des supplices; dans les cas graves, ils amènent les coupables à la station et ils demandent qu'on les juge. Les combats, autrefois si fréquents entre les petits chefs noirs, ne peuvent plus avoir lieu maintenant entre ceux qui ont notre pavillon ; si on attaque le pavillon, la station est là pour le défendre, tous les indigènes le savent ; mais les différends entre villages se règlent de la même façon que les différends entre individus : c'est la station, c'est-à-dire l'État, qui tranche la question quand les chefs ne savent pas s'entendre à l'amiable. Ces chefs ont toujours la police de leurs hommes ; leur pouvoir n'est pas détruit, mais il n'est plus arbitraire. C'est ainsi que disparaîtra peu à peu la guerre, cause principale de la barbarie des peuplades de l'Afrique. A peu de distance de la station, se trouve le village de Tchikengé, près de la Louloua, à un endroit où la rivière est vraiment charmante. Les habitants, qui sont des Ba-Chilangé, se distinguent par leur esprit d'imitation de nos usages. Ils construisent souvent des maisons semblables à celles que les blancs font dans les stations. Tchikengé en a une énorme; elle est encore en construction, mais pour vous donner une idée de sa grandeur, je vous dirai que nous y avons dressé nos deux tentes et que nous n'occupions pas encore le quart du bâtiment. Il est vraiment curieux de voir comment les Ba-Chilangé aiment à apprendre; ils imitent nos vêtements; tous les chefs portent des pantalons faits avec les étoffes de traite que nous leur donnons; ils font des chaises longues et des pliants; ils imitent aussi les

produits d'Europe fabriqués pour l'échange ; ainsi on voit des boucles d'oreilles faites avec des perles et du cuivre qui valent déjà mieux que celles que nous donnons; il est vrai que nos articles sont très ordinaires. J'ai remarqué un natif qui tricotait, et ayant fait observer la chose à Wissmann il m'a dit que c'était la première fois qu'il voyait cela dans l'intérieur de l'Afrique. L'indigène l'avait appris d'un Kioké, instruit lui-même par un blanc de la côte d'Angola. Il tricotait une barrette de différentes couleurs et se servait de coton indigène filé par lui; il travaillait avec sept aiguilles de bois en forme de petits crochets; ces aiguilles sont des nervures de feuilles de palmier. L'ouvrage n'avait qu'un défaut, les couleurs ne tenaient pas. »

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, M. Ponel a donné des descriptions très colorées du cours de l'**Alima** et des populations riveraines, les **M'bochi,** qui ont des habitations relativement belles, se peignent le corps pour conjurer le mauvais œil ou se garantir des blessures. Intermédiaires entre les Ba-Tékés et les Ba-Fourous, les M'bochi, jaloux de leur indépendance et soupçonneux, n'ont pas su profiter de cette situation pour servir les Européens. La partie boisée de l'Alima abonde en serpents, et les forêts sont la retraite de singes nombreux. Après les M'bochi viennent les Couia, dont les femmes contractent parfois des mariages avec leurs voisins. Les Couia ont un type fin et distingué. Leurs villages sont carrés au lieu d'être ronds. Ils ont des armes de formes élégantes dont quelques-unes sont de cuivre rouge. Le tabac du pays des Couia est excellent. Leur chef a une grande autorité. Ces indigènes ont des marchés bien approvisionnés où se tiennent des *palabres* interminables qui finissent par des orgies de vin de palme. M. Ponel a donné des détails intéressants sur les fêtes de la pluie chez les Ba-Fourous des rives du Congo. Ils sont très navigateurs, tandis que les Couia ont horreur de la navigation. Une pirogue de Ba-Fourous a généralement un pavillon français et un pavillon de l'État libre; ils arborent l'un ou l'autre selon les circonstances. Ils se tatouent en relief, mais leur coiffure les distingue très particulièrement. Les femmes élégantes portent parfois des bijoux de cuivre de trente kilogrammes. La construction de la coiffure est une opération longue et compliquée dont M. Ponel a donné tous les détails. En cas de deuil, la coiffure change un peu de forme, et les enfants sont astreints à un jeûne. Dans certains cas ont lieu des sacrifices humains pour célébrer les obsèques des grands personnages. On enterre l'une des femmes toute vive avec son époux et on massacre un certain nombre d'esclaves.

Une dépêche particulière communiquée par le directeur de la Société colombophile la Colombe, de Marseille, sir Victor Richard, a annoncé l'heureuse arrivée à Libreville, de M. Fonderé, attaché à la mission de S. de Brazza. Le jeune explorateur a quitté Marseille le mois dernier, avec quarante paires de **pigeons voyageurs** offerts au gouverneur du **Congo français** par la susdite société. Il les a emportés au Congo pour organiser dans la nouvelle colonie française un service postal aérien. Quoique mauvaise, la traversée n'a pas éprouvé outre mesure les messagers ailés, car un seul est mort avant de toucher la terre d'Afrique. Leur acclimatation paraît certaine.

Le *Journal officiel* publie un décret du président de la République approuvant l'arrangement signé à Berlin, le 25 mai 1887, **entre la France et l'Allemagne,** pour l'établissement d'un régime douanier dans les possessions des deux États situées sur la **côte des Esclaves,** entre les possessions anglaises de la Côte-d'Or à l'ouest et le Dahomey à l'est. L'article premier porte : Les possessions françaises et allemandes sur la côte des Esclaves formeront un territoire douanier unique, sans ligne de douane séparative, en sorte que les mêmes droits y seront perçus, et les marchandises qui les auront acquittés sur l'un des territoires pourront être introduites dans l'autre sans avoir à supporter de nouvelles taxes. L'article 2 fixe le taux des droits à l'entrée pour les genièvre, rhum, tabac, poudre et fusils. L'article 3 dit que toutes les marchandises autres que celles mentionnées ci-dessus seront admises en franchise. L'article 5 fixe la durée de l'arrangement :

Le nouveau régime douanier entrera en vigueur en même temps sur les territoires français et allemand, à partir du 1er août 1887. Il est établi pour une durée de deux ans. Dans le cas où, à l'expiration de ce terme, les parties contractantes n'auraient pas manifesté, six mois à l'avance, l'intention d'en faire cesser les effets, il sera considéré comme tacitement renouvelé pour une nouvelle période de deux ans, et ainsi de suite à l'expiration des termes subséquents.

Le **nouveau traité** signé par le capitaine Peroz **avec Samory** stipule entre autres :

Art. 1er. Le Niger jusqu'à Tiguibirri, le Bafing de Tiguibirri à ses sources, servent de frontière entre les possessions françaises dans le Soudan et l'empire de l'almamy-émir.

Art. 2. L'almamy-émir place lui, ses héritiers, ses États présents et à venir sous le protectorat de la France.

Art. 3. Le commerce est libre de tout droit (entrée, sortie, séjour, passage), qu'il se fasse par voie terrestre, fluviale ou maritime.

Le journal l'*Export* annonce l'arrivée à **Mogador** du voyageur français, M. **Doubs,** qui rapporte être parti de Lanzarote (îles Canaries), avoir passé sur la côte d'Afrique et abordé au cap Bojador. Là les indigènes l'auraient attaqué, et dépouillé de ses marchandises. Se faisant passer pour Turc, il aurait pénétré sans encombre jusqu'à une dizaine de jours de marche de Timbouctou, et n'aurait rebroussé chemin que forcé par le besoin. Il est revenu avec une caravane par Tendouf à Glimim dans le Wad Noun, pour être envoyé par le caïd Dochman à Marrakesch, où on le fit immédiatement mettre aux fers. L'ambassadeur anglais, M. Green, qui se trouvait justement alors à Marrakesch, intervint énergiquement en sa faveur auprès du sultan et obtint sa libération.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les récoltes de l'Algérie sont menacées cette année par l'invasion des criquets. L'abondance en est telle en certains endroits, qu'un train de la Compagnie de l'Est Algérien a été arrêté non loin de la gare de Hammam, par le passage d'une bande de ces sauterelles, qui traversait la voie. L'épaisseur en était si considérable que la locomotive a patiné pendant quelques minutes et a dû s'arrêter. Il a fallu faire venir des travailleurs d'un chantier voisin pour dégager les rails et permettre au convoi de continuer sa route.

Le professeur Virchow a donné lecture à la Société d'anthropologie de Berlin d'une lettre de Henri Schliemann, annonçant la découverte qu'il a faite en Nubie d'environ 300 vases antiques en argile qu'il a expédiés au musée ethnographique de Berlin. Ces vases, d'origine égyptienne, diffèrent de ceux d'origine troyenne, spécialement par la forme de leurs anses. Ils sont fabriqués à la main, séchés au soleil, enduits d'huile de sésame et coloriés avec du sable roux.

Le *Daily News* a publié une correspondance du Caire, d'après laquelle Bimbashi-ben-Sassawy, un des officiers égyptiens de l'armée de Khartoum, comparaîtra devant un conseil de guerre siégeant au Caire. Il commandait le régiment chargé de garder la porte de la ville qui a été ouverte aux troupes du Mahdi. Il est accusé d'avoir entretenu des relations avec l'ennemi, et d'avoir tramé, avec son collègue Farig, un complot en vue de livrer la ville. Une enquête a été ordonnée et cinquante officiers et soldats du régiment susmentionné, échappés de Khartoum, se sont déclarés prêts à déposer contre lui.

D'après une déclaration de M. Depretis à la Chambre italienne, le gouvernement italien a étendu le protectorat de l'Italie à toute la côte de la mer Rouge, de Massaoua à Arafali.

Le cutter anglais le *Carving,* monté par douze marins et chargé de la répression de la traite des esclaves, a été attaqué à Pemba par des négriers. Cinq

hommes ont été tués, le commandant du cutter blessé. La canonnière anglaise la *Reindeer* est partie pour Pemba afin de faire une enquête et de chercher à saisir les coupables.

Deux capitaines de la marine marchande de Hambourg, MM. Jerchau et Elson, ont été engagés par le sultan de Zanzibar pour une durée de quatre ans.

Le Dr C. Peters s'est rendu à Zanzibar à la tête d'une expédition de 24 personnes, négociants, officiers, agriculteurs, ingénieurs, etc., afin de hâter la mise en exploitation des territoires appartenant à la Société allemande de l'Afrique orientale. Outre l'établissement de nouvelles stations, l'expédition ouvrira de nouvelles voies de communication, et même établira des chemins de fer à voie étroite, par lesquels elle espère enlever le commerce aux Arabes.

Les missionnaires du lac Nyassa ont réussi à rétablir la paix entre les chefs Angoni, résidant à l'ouest du lac, qui vivaient en guerre perpétuelle les uns avec les autres, et qui leur ont permis de fonder des écoles dans leurs États.

Quelques journaux portugais annoncent la construction d'un canal entre la baie de Delagoa et la frontière du Transvaal, en vue de développer l'agriculture.

Une lettre de M. Jacques, missionnaire aux Spelonken, mentionne des craintes de guerre entre les Boërs et le chef Makhatou, que M. H. Berthoud avait réussi à réconcilier avec le gouvernement du Transvaal. M. et Mme Paul Berthoud ont quitté les Spelonken à la fin d'avril pour se diriger vers la côte.

L'ingénieur Machado, qui étudie l'établissement d'un chemin de fer au sud de la province d'Angola, vient de communiquer son rapport préliminaire. Il propose de construire une ligne à voie étroite depuis le port de Mossamédès jusqu'au plateau de la Serra de Chella, reliant ainsi le littoral aux parties réellement fertiles de l'intérieur. Cette ligne permettrait d'exploiter les terrains excellents qui s'étendent de Caconga aux rives du Cunéné et du Coubango.

Aux termes des conditions du cahier des charges de la nouvelle ligne portugaise de navigation africaine, les voyages seront beaucoup plus rapides, et ils se feront avec des vapeurs plus convenablement aménagés qu'actuellement. La traversée de Lisbonne à Mossamédès, qui prend aujourd'hui 28 jours, se fera en 18, et celle de Lisbonne à Loanda, actuellement de 23 jours, ne sera plus que de 13.

La Société générale italienne de navigation a fait au gouvernement italien la proposition d'ouvrir des relations directes entre l'Italie et l'Afrique occidentale au moyen d'une nouvelle ligne Gênes-Banana. Cette ligne pourrait être organisée de façon à toucher ceux des points de la côte africaine où se fait le plus grand trafic avec l'Italie centrale, tout en facilitant les communications avec les autres pays méditerranéens. On pourrait aller de Gênes à Banana en faisant escale à St-Vincent, Sierra-Leone, Cameroun, Fernando-Pô, San-Thomé et Libreville.

En attendant la constitution de la Commission internationale du Congo prévue par l'Acte général de la conférence africaine de Berlin, le gouvernement de l'État indépendant du Congo a chargé le gouverneur général d'organiser le service de surveillance et de police de la navigation dans les eaux de cet État.

M. Edouard Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Belgique est

parti pour le Congo où il compte faire un séjour de six mois, qu'il utilisera pour explorer la région située le long de la rive sud entre Boma et Stanley-Pool. L'éminent géologue cherchera entre autres à déterminer l'époque vers laquelle le Congo s'est frayé un passage à travers la chaîne côtière, et l'âge de cette chaîne ; il explorera les cavernes dans l'espoir d'y découvrir des vestiges des premiers habitants et étudiera le pays au point de vue de la géologie agricole.

La flottille à vapeur du haut Congo ne tardera pas à être renforcée de deux petits steamers, destinés l'un à la factorerie hollandaise de Kinchassa, l'autre à la factorerie française Daumas, Béraud et Cie, à Brazzaville. Les pièces démontées du bateau français étaient à Boma au départ du dernier courrier. Quant au bateau hollandais, il doit être maintenant à destination; le 20 mars dernier, la caravane qui le transportait passait à Loukoungou.

M. von Schwerin, de la mission suédoise au Congo, est rentré en Europe, mais auparavant il a encore fait un voyage le long de la côte d'Angola et dans la province de Mossamédès. Il a exploré le plateau montagneux à l'est de cette ville et y a fait de nombreuses observations géologiques. De Mossamédès il s'est rendu au Cap Negro, où il a visité le célèbre padron planté par Diego Cam en 1486.

Le voyageur O. Baumann, qui avait dû renoncer à l'expédition du Dr Lenz, a exploré pendant trois mois l'île de Fernando-Pô, où il a pu étudier de près la tribu des Boubis, peu connue, quoique les Espagnols occupent cette île depuis quatre siècles. Ces indigènes sont si peu avancés dans la civilisation, qu'ils ne connaissent encore ni le manioc ni la préparation du fer.

Une dépêche de Sierra-Leone annonce que les indigènes du pays des Gallinas ont attaqué la factorerie française de Sulymat, et la factorerie anglaise sur la rivière Manoh, mais qu'ils ont été repoussés avec perte.

Le Dr Krause a écrit de Salaga, le 24 avril, qu'il a réussi à pénétrer jusque près de Timbouctou; il a découvert un nouveau fébrifuge qu'il compte envoyer au Dr Fisch, pour que celui-ci en fasse l'essai. Lui-même s'en est servi avec succès dans un cas de fièvre où la quinine était demeurée sans effet.

Une seconde canonnière, le *Mage*, destinée à la navigation sur le Niger supérieur en amont de Bammakou et construite sur place, a été lancée en présence du roi de Bammakou et d'un nombreux concours d'indigènes. La canonnière le *Niger* n'attend que la crue des eaux pour se diriger vers Kabara, le port de Timbouctou.

EXPLORATION DANS LE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE

par le Dr Hans Schinz.

(Suite et fin.)

En revenant à Oloukonda, je rencontre un certain nombre de trafiquants aakouanyama qui m'apprennent que Kambondé est en guerre